

sur la droite, Fédor put bientôt s'en rendre compte.

Par le clair d'une ligne qu'il traversait au grand trot, il aperçut le mur du parc.

Il s'en approcha rapidement.

Et attachant le poney en plein bois, Fédor et Tim installèrent deux chevalets, deux toiles, qu'ils s'empressèrent avant tout de barbouiller de couleurs, de façon à ne point éveiller les soupçons d'un paysan, d'un bûcheron, d'un braconnier, s'ils venaient à passer par là.

Fédor avait eu de sérieuses notions de peinture. Il lui fut donc très aisé de pocher deux ébauches sur l'une desquelles Tim ajouta tant bien que mal des pâtes de couleurs qui pouvaient d'ailleurs donner à son étude les qualités sincèrement impressionnistes.

Cette mise en scène achevée, Fédor, après une ronde de Tim dans les entours pour s'assurer qu'il ne rôlait-là ni fâcheux, ni curieux, ni importun, résolut de connaître ce qui pouvait se passer de l'autre côté de ce mur qui bornait la vue.

Rompu, ainsi que nous l'avons dit, à tous les sports et à tous les exercices du corps, il lui fut aisé de grimper sur un arbre de la fourche duquel il plongeait dans le parc de Boursac.

Le hasard, ce nom que les incrédules donnent à la Providence, l'avait admirablement servi.

En face de lui, non loin, il avait une échappée au milieu de laquelle se trouvait un banc.

Un secret pressentiment lui révéla que Mme Dementières devait venir souvent s'asseoir à cette place.

Le sable de l'allée, au dessous du banc même, portait encore les empreintes de pas légers.

Oui, certainement, elle devait venir là, pour se reposer, pour travailler, pour lire....

L'air était doux. Un chaud soleil faisait éclater les bourgeons et verdir les jeunes pousses.

—Si elle pouvait venir aujourd'hui.... Si elle pouvait m'apercevoir....

Il se laissa glisser de son arbre, et, au crayon termina sa lettre.

Il disait qu'il était chose excessivement facile de faire franchir à la jeune femme le mur du parc à cet endroit désert.

Que s'il avait le bonheur de la voir, de pouvoir lui lancer cette lettre, il se trouverait le lendemain, à la même heure, à la même place.

Qu'elle pourrait lui répondre en jetant sa lettre par dessus le mur, sitôt qu'il se serait montré sur son arbre.

Et après avoir signé sa missive, après s'être muni d'une pierre autour de laquelle il roula son papier, il regagna son observatoire et s'y installa à califourchon.

Longtemps il demeura à cette même place, désespérant, comme sœur Anne, de rien voir venir.

Puis, après deux heures d'attente, tout d'un coup le sable de l'allée craqua légèrement.

Et dans l'échancrure de l'allée, la robe noire de la pauvre Marcelle apparut subitement.

Oui, c'était bien elle !

Son allure inégale, tantôt lente, tantôt précipitée, disait combien son âme était pleine de préoccupations et d'angoisses.

Elle était enfermée, elle était prisonnière, mais le parc lui restait et elle usait du droit qui lui était laissé jusqu'alors de s'y promener en toute liberté.

A un léger bruissement des lèvres de Fédor, elle leva brusquement la tête et ses joues se couvrirent aussitôt d'une éclatante rougeur.

C'était lui ! lui ! le sauveur tant espéré, tant attendu !....

Comme il avait fait diligence !....

Comme il était vite revenu à elle !

Oh ! combien elle le remerciait.... Comme tout son cœur volait à lui.

Alors il lança sa lettre, qui vint tomber aux pieds de Marcelle.

Celle-ci s'en empara et la cacha précipitamment dans son sein.

Puis elle s'arrêta.

La précaution qu'elle venait de prendre n'était pas inutile.

Elle avait certainement entendu un bruit inquiétant.

Elle agita le bras....

—Fuyez ! fuyez ! voulait-elle évidemment dire, on vient.

Fédor entendit à cet instant un aboi de chien, puis la voix du cuistre qui l'avait si grossièrement reçu par le judas de la grille.

—La paix ! Ramoneau !.... La paix....

Qu'est ce qu'il y a.... Ah ! c'est madame....

Le chien arrivait au pied du mur et grondait sourdement.

Fédor était dégringolé déjà de son observatoire. Alors l'homme demanda brusquement à Mme Dementières :

—Vous n'avez vu personne, madame ? Rien entendu ?.... C'est étonnant !.... Ramoneau grogne.

—Eh ! qui voulez-vous que j'aie vu,—répliqua Marcelle d'une voix claire.—Un chevreuil sans doute qui se sera échoué de l'autre côté du mur.... un sanglier, peut être....

Et elle ajouta :

—Je rentre d'ailleurs, l'air devient par trop vif. Doucement, sur la pointe du pied, Fédor avait filé sous bois, faisant signe à Tim d'agir de même.

Tim pliait les pinchards, les études, tout le bataillon de la peinture.

Et quelques instants plus tard, le poney filait à fond de train dans l'une des lignes du bois.

Fédor était radieux !....

Encore très peu de jours, quelques heures peut être, et Mme Dementières serait délivrée, sa tâche serait alors achevée.

Il ne se demandait pas ce qu'après cette libération deviendrait la jeune femme.

Non, dans son esprit, dans son cœur, aucune idée de galanterie.

Et il en était de même de Marcelle.

L'amour qui les guettait ne s'était point encore emparé de leur âme.

Tim avait compris toute cette campagne sans que son maître lui en eût fait aucune confiance.

Et jamais il n'avait été aussi heureux, ce brave Tim.

Il se sentait grandi de cent coudées. Il devenait, en réalité, le compagnon, l'ami de son maître.

L'installation des deux peintres à l'auberge d'Allogny avait bien éveillé un instant la curiosité des campagnards ; mais Noris et son élève, c'est à dire les deux peintres, jouaient si bien leur rôle que la crédulité aidant, personne, au bout de quelques heures, ne s'était plus occupé d'eux.

Le lendemain donc, Fédor et Tim reprenaient, voiturés par le poney, le chemin de la forêt.

Stroganof ne doutait pas de la réussite de son plan si simple et d'une exécution si rapide.

Le poney fut encore attaché sous bois, à quelque distance.

Les chevalets furent tirés du buggy, et les palettes installées pour la montre.

Et alors, à l'œuvre !....

Fédor s'était muni d'une échelle de corde à crampons.

Il nageait en plein roman, et un roman de chevalerie encore.

Effraction, escalade, sauvetage de la belle opprimée !.... rien n'y manquait.

Il arriva au pied du mur du parc.

Et son cœur se mit violemment à battre.

Marcelle, l'adorable Marcelle était de l'autre côté de ce mur et l'attendait sans doute.

—Toi,—dit Fédor à Tim,—tiens-toi à cette place, moi je vais monter sur l'arbre comme je l'ai fait hier, et à mon signal tu lanceras l'échelle de corde par-dessus le mur, en ayant soin de bien fixer le crampon en terre de ce côté. De cette façon, celle que nous voulons délivrer, gagnera aisément la crête du mur. Une fois arrivée là, nous la recevrons dans nos bras.

D'un signe de tête Tim Pickwood répondit qu'il allait obéir.

En une seconde, avec son agilité et son adresse, Fédor atteignait la fourche de l'arbre.

Et il s'y établit, à cheval, plongeant ses regards de l'autre côté du mur.

L'allée était déserte.

Le banc inoccupé.

Puis, comme la veille, un léger bruit se fit entendre.

C'était Marcelle !....

Elle arrivait à pas précipités.

La rapidité de la course, l'émotion qui lui poignait le cœur avaient coloré ses joues pâles.

Elle adressa un geste à Fédor qu'elle apercevait distinctement.

Elle était prête.

Elle s'abandonnait à son sauveur.

Et voilà que tout d'un coup, au moment où elle allait atteindre le pied du mur, elle devint d'une mortelle pâleur.

—Fuyez ! mais fuyez donc !—cria-t-elle d'une voix éperdue....

D'un massif de lilas, un coup de feu est parti ! Un voile rouge passe devant les yeux de Fédor.

La nuit se fait dans son cœur.

Et, inanimé, il roule au pied de l'arbre, avec un bruit sourd.

Et il reste là, étendu, tout ensanglanté, comme une masse inerte.

III.—DE L'UTILITÉ DU DIAMANT

Pareil à un homme ivre, M. Dementières avait quitté Firmin en allant droit devant lui.

Parfois il s'arrêtait, les mains à son front qui semblait tout prêt d'éclater sous le martellement de cette fureur ; sa tête s'agitait, roulant d'une épaule à l'autre, et il murmurait alors les dents serrées :

—Oh ! les tenir là !.... les écraser !.... les broyer !.... Oh ! les misérables !....

L'idée ne lui vint même pas de rentrer chez M. Chabrance.

Des explications avec son beau-père !.... A quoi bon !....

Lui dire :

—Vous m'avez menti !.... vous saviez que votre fille me trompait....

Et toute la nuit il erra, en proie à une rage folie, une rage devenant plus violente à mesure qu'elle devenait plus froide, plus réfléchie.

Le premier train l'amena à la gare de Theillay.

Prévenu par une dépêche, un domestique l'attendait avec une voiture.

Une heure après il était à Boursac.

En franchissant la grille il constata qu'il était complètement maître de lui.

S'il se laissait aller à sa violence habituelle il ne saurait rien.

Mieux valait espionner Marcelle, ne pas la perdre de vue ; il finirait bien par découvrir sa trahison.

Le concierge que nous avons vu déjà apparaître au cours de ce récit, répondit au premier appel de son maître.

C'était un homme dans la force de l'âge, à mine patibulaire, au front bas, déprimé, à la face prognathe, recouverte en grande partie d'une barbe hirsute d'un ton roux.

Il se nommait Jutard et était tout dévoué à son patron, qui lui inspirait une terreur bleue.

Jutard regardait son maître qui se tenait en face de lui sans mot dire.

Après un long silence, M. Dementières demanda à mi-voix :

—Il ne s'est rien passé d'extraordinaire pendant mon absence ?

Jutard secoua la tête.

—Rien du tout, monsieur, pour sûr, rien du tout.

D'un bond le maître lui sauta à la gorge et le secouait furieusement.

—Triple brute !—gronda-t-il, en accompagnant ces aménités de fortes bourrades en pleine figure, —double crétin, idiot, stupide !....

Les injures ne venaient même plus à ses lèvres blanches par la rage, mais les coups continuèrent de pleuvoir.

Jutard courbait la tête, levait l'un de ses bras, se garant comme il pouvait ; l'autre tapait toujours.

Lorsqu'il fut à bout d'haleine :

—Ah ! je te place ici, je te confie la garde de la maison, et tu te laisse berner comme le dernier des serins !

Jutard s'excusait par monosyllabes.

Tout ça, c'était des contes, des menteries ! Il n'était venu personne, bien sûr.